

C. La mort

Mais ce désir d'éternité est fou, démesuré, insatiable : l'homme est condamné à mourir. D'ailleurs, le désir d'éternité est en un sens opposé à la vie : car la vie est changement, mouvement, tracas et fracas, et non ce calme serein de la béatitude éternelle. Le désir d'éternité ne cache-t-il pas au fond de lui un obscur désir de mort ?

1. La structure kamikaze du désir

Commençons par remarquer une particularité importante du désir : si le désir vise la satisfaction, son propre assouvissement (comme on le pense naturellement), alors il cherche au fond sa propre disparition : car la satisfaction met fin au désir. Le désir semble avoir une structure essentiellement auto-négatrice, suicidaire, kamikaze : en cherchant à se satisfaire, il veut disparaître. Quel que soit l'objet cherché, le but est toujours la fin du désir. Le désir est une tension qui aspire à la détente, au repos. Or le repos suprême, c'est la mort. De là à identifier la jouissance suprême à la mort, comme le font les psychanalystes lacaniens⁹, il n'y a qu'un pas. Ce serait parce que nous n'obtenons jamais la satisfaction suprême que nous pouvons continuer à désirer, donc à vivre. Une objection possible, toutefois, serait de concevoir le désir comme un processus cyclique, et voir la satisfaction comme le moyen, non de cesser de désirer, mais au contraire de régénérer l'organisme et de relancer le désir.

2. L'agressivité introjectée (Nietzsche)

Mais d'autres arguments peuvent prêter main-forte à l'idée d'une volonté de mort, à commencer par l'agressivité humaine. Cette volonté de la mort de l'autre peut facilement se retourner contre soi. Nietzsche, le premier grand penseur de la volonté de mort (qu'il appelle « maladie », « dégénérescence » ou encore « *nihilisme* »), la comprenait comme une agression retournée contre soi. En particulier, dans la religion et la morale chrétiennes (expression suprême du nihilisme, selon Nietzsche), on assiste au retournement de notre cruauté naturelle contre nous-mêmes : c'est la *mauvaise conscience* que les prêtres excellent à induire en l'homme. « Tu souffres ? C'est de ta faute ! Tu as péché ! Expie maintenant ! Fais abstinence ! » Ainsi l'ascète¹⁰ serait cet homme très cruel, mais qui a su retourner sa cruauté exclusivement contre lui-même, contre ses désirs et sa vie, prenant un plaisir intense à les réprimer quotidiennement.

**Fomesoutra.com**
sa sôutra !
Docs à portée de main

3. La nature conservatrice des pulsions (Freud)

Freud, qui a introduit la formule « *pulsion de mort* », apporte un autre argument. Son point de départ est que les pulsions sont fondamentalement conservatrices : elles cherchent à restaurer un état passé. C'est-à-dire que le désir ne vise pas un objet réel externe mais une sorte d'hallucination interne, une trace mnésique laissée dans le psychisme par une satisfaction originaire.

Par exemple, la pulsion buccale vise à retrouver le plaisir de succion que nous avons éprouvé lorsque, bébés, nous tétions le sein maternel. Dès lors, ni les bières, ni les cigarettes, ni même les baisers que cette pulsion nous pousse à rechercher ne pourront jamais nous satisfaire : car l'objet véritable du désir est un souvenir révolu¹¹.

Or quel est notre passé le plus profond, sinon l'état inorganique qui a précédé notre vie ? Avant d'être vivant, l'organisme était non-vivant. Cette idée curieuse permet à Freud d'expliquer certains comportements névrotiques où les malades tendent à s'autodétruire¹².

⁹ De Jacques Lacan, psychanalyste français de la seconde moitié du XX^e siècle.

¹⁰ L'ascèse désigne la vie très austère, faite de privations, que vivent les moines.

¹¹ Notons que l'on pourrait trouver cette idée chez d'autres auteurs. En philosophie, Ferdinand Alquié ; en littérature, Marcel Proust et sa célèbre madeleine. Cf. Alquié, *Le Désir d'éternité*, p. 50.

¹² Cf. Freud, *Au-delà du principe de plaisir*.

4. Le plaisir de se perdre

Terminons par ce désir étrange, mais très profond : le désir de se perdre, de se dissoudre, de s'oublier, de se diluer dans le monde. Le désir de faire un avec le cosmos, le désir de ne plus être soi. La plupart des grands mystiques ont rendu compte de ce sentiment, qui constitue d'ailleurs une des sources du sentiment religieux¹³, mais on le trouve dans les situations les plus ordinaires. Dans l'ivresse, dans la musique et la danse (voire la transe), dans la contemplation de la beauté, etc. Ce sentiment peut s'analyser comme le plaisir pris à la suspension momentanée du sentiment du soi, c'est-à-dire du contrôle pesant de la conscience morale. On peut aussi y voir un plaisir pris à la *schizophrénie*, car la schizophrénie désigne précisément le fait de ne plus faire clairement la distinction entre soi et le monde extérieur¹⁴.

¹³ Cf. par exemple Romain Rolland, qui parle de « sentiment océanique », in Freud, *Le Malaise dans la culture*.

¹⁴ Nous sommes tous un peu schizophrènes en ce sens : par exemple dans ces rêves où nous ne savons pas bien *quel* personnage de la scène nous sommes : si nous sommes poursuivis ou celui qui poursuit.